

Ziólkowski A. (2019), *From the Roma quadrata to La grande Roma dei Tarquini. A Study of the Literary Tradition on Rome's Territorial Growth under the Kings*, Stuttgart.

Alexandre Grandazzi

IV- Géographie, ethnographie, identité et romanisation en Ibérie/Hispanie⁷⁵

Quamquam est uno loco condicio melior externae victoriae quam domesticae, quod hostes alienigenae aut oppressi serviunt aut recepti beneficio se obligatos putant...

(Cicéron, *Contre Catilina*, IV, 22, 1)

Ce texte traite de la réalité pluri-identitaire de l'Ibérie/Hispanie en rapport avec le processus de « romanisation » car, à notre avis, les deux concepts sont indéniablement connectés.

1- La crise du concept de « romanisation »

Entre le XIX^e siècle et les années 1960, le caractère positif de la « romanisation » n'a pas été mis en cause. Le débat académique se fixait autour de la portée, du degré, de l'intensité ou des agents intervenants dans ce « processus historique ». Certes, au fur et à mesure que l'on disposait de nouvelles données – archéologiques ou littéraires –, le phénomène de la « romanisation » commençait à être régionalisé. Mais la vision de la romanisation comme progrès continu des territoires et des sociétés conquises, tant d'un point de vue matériel que du point de vue culturel, ne fut pas contestée. L'extension de la cité et de ses formes les plus efficaces d'exploitation économique et socio-politique, l'homogénéisation des territoires et de leurs populations grâce au développement des réseaux de communication qui permirent, à leur tour, la mobilité sociale et la diffusion de valeurs et de cultures partagées, le gouvernement s'appuyant sur un corpus juridique

⁷⁵ Projets de recherche : « Geografía y etnografía antigua de la Península Ibérica de Eratóstenes a Ptolomeo: describir el espacio y dibujar el mapa. II » (PID2020-117119GB-C21), « Hacia las fronteras del mundo habitado. Conocimiento y transmisión de la literatura geográfica e historiográfica griega » (US-1380757), « *Incognitae Terrae, Incognitae Gentes*. El conocimiento geográfico e historiográfico antiguo: formación, evolución, transmisión y recepción » (P20_00573) y Grupo de Estudios Historiográficos (Plan Andaluz de Investigación HUM-394). Ce texte s'appuie sur une conférence tenue au Séminaire « Géographie historique et géoarchéologie » le 14 février 2020 à l'École Normale Supérieure de Paris. Nous tenons ici à remercier nos collègues Anca Dan, pour son aimable invitation, pour son accueil ainsi que pour la correction du texte en français, et Pilar Ciprés pour ses suggestions concernant le texte.

unique, ou l'implantation d'une langue et d'une écriture communes, entre autres éléments, furent considérés comme de jalons incontestables de progrès et de bien-être, en particulier pour les populations dispersées, fragmentées et éloignées de l'Europe occidentale et des côtes africaines. Dans ce contexte-là, les communautés préexistantes à la conquête qui, d'une façon ou d'une autre, continuèrent d'exister jusqu'à leur absorption définitive et leur transformation en « Romains », étaient considérées comme de simples agents passifs⁷⁶.

Les processus dramatiques de décolonisation vécus par les puissances européennes à partir des années 50 ont eu un effet dévastateur non seulement sur la vision du présent mais aussi du passé. Jusqu'alors, les entreprises coloniales avaient partagé une idée : étendre la civilisation aux populations emprisonnées par une culture arriérée lorsqu'elle n'était pas primitive. Il s'agissait, en conséquence, de reprendre le chemin commencé par Rome et interrompu par l'Islam. La décolonisation et l'apparition de nouveaux modèles d'organisation politique qui ont, en partie, marqué une rupture avec ce passé colonial ont mis en lumière la réalité en toute son âpreté : la colonisation n'avait été qu'un processus d'exploitation et d'assujettissement mené avec la connivence des minorités corrompues, et même d'extermination de populations entières, soumises à une tentative d'acculturation forcée et échouée qui, par ailleurs, a engendré de fortes tensions internes. Les mouvements contre la ségrégation raciale aux États-Unis, la crise de Mai 68 ou la guerre du Vietnam, qui ont mis en cause le modèle occidental dominant, n'ont fait que creuser l'écart dans les contradictions du système. Inévitablement, ce passé idéal, dans lequel Rome était la seule protagoniste, a dû être revisité et débattu⁷⁷.

⁷⁶ C'est bien connu que nous devons à Th. Mommsen la vision canonique de la romanisation, surtout à partir de la publication du cinquième tome de sa *Römische Geschichte* en Angleterre en 1886. Son idée de départ était que la romanisation était un processus inévitable et positif ; même les communautés provinciales conquises y assumaient un rôle actif, car Rome les faisait échapper à une vie de pauvreté et de barbarie (voir Wulff 2021, p. 169-231). Le succès de cette perspective sans nuances a été total, notamment dans le monde anglo-saxon (voir Haverfield 1915), en raison de la légitimation d'une politique impérialiste (cf. Freeman 1997 ; Crespo Mas 2008).

⁷⁷ Cette forte contestation des systèmes impérialistes, coloniaux et néocoloniaux, qui eut lieu entre les années 60 et 80 du dernier siècle, fut très importante dans les milieux universitaires européens et nord-américains et elle eut une forte influence historiographique dans tous les domaines d'étude, y compris celui de l'Antiquité. Le vieux paradigme qui voyait le monde gréco-romain comme une phase incontournable dans le processus civilisateur, dans lequel les civilisations plus anciennes ou périphériques vaincues finissaient par être absorbées, commence à être mis en cause. La révision du vieux modèle passait par une réévaluation du phénomène colonial grec, en octroyant aux communautés locales un rôle actif dans

Les concepts employés ont commencé à changer⁷⁸. Ainsi, l'intégration a laissé place à la résistance, à la persistance ou à la continuité ; la « romanisation » a laissé, à son tour, place à des expressions telles que « modes de contact » ou « processus de transferts » qui laissaient un rôle de protagoniste aux communautés vaincues ou soumises⁷⁹. En conséquence, est né un débat sur la portée et les possibles effets négatifs de l'impérialisme romain. L'étude des langues préromaines ou la continuité de certains usages culturels ou religieux ont été mises en valeur et quelques phénomènes qui avaient été catalogués comme strictement romains commencèrent à être analysés selon une optique différente, qui finit par déboucher vers une « provincialisation » de la romanisation. On a donc commencé à parler de la singularité hispano-romaine ou gallo-romaine d'un point de vue culturel mais aussi social⁸⁰.

Le changement de paradigme s'impose : le débat à propos de l'identité et des nouvelles perspectives sur la romanisation vont de pair, à tel point que le dernier concept devient pratiquement obsolète à cause de l'irruption du premier. Aujourd'hui, personne ne doute que l'Empire romain était constitué d'un conglomérat d'identités

leur évolution. Elle passait aussi par l'acceptation du caractère multiethnique et innovateur des empires orientaux, qui n'étaient plus conçus comme des réalités compactes, statiques et peu développées. En même temps, plusieurs études sur les particularités de la culture hellénistique face à l'idée traditionnelle de l'homogénéité du modèle classique commencent à être publiées. Toutes ces approches critiquent les regards conservateurs sur les processus de contact entre des sociétés inégales. Elles mettent en doute « l'utilité » des impérialismes antiques et les bontés de l'épanouissement de la civilisation. Suite à ces critiques, on vient à regretter l'ignorance préconçue envers les oubliés et les vaincus de l'Histoire gréco-romaine ainsi qu'à revendiquer une vision plurielle du monde classique, qui inclue les Perses, les Puniques, les Iraniens, les Juifs, les Scythes, les Italiques, etc. Dans ce sens-là, le livre d'A. Momigliano (1975) causa un vrai bouleversement historiographique (cf. Wulff 2019b).

⁷⁸ Voir les résultats du colloque tenu à Cortone en mai 1981, et publié par l'École Française de Rome en 1983 sous le titre *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*.

⁷⁹ Voir l'étude essentielle de Bénabou 1976, qui évoque la résistance des populations nord-africaines, pour préserver leur identité face à l'imposition du modèle de Rome ; cette opposition transparait aussi dans des résistances quotidiennes, silencieuses ou invisibles, qui expriment autant les permanences et continuités culturelles que les phénomènes d'hybridation avec les modèles exogènes.

⁸⁰ Voir les études fondamentales de Millet 1990 qui pense que le succès fût l'intégration des élites locales, car elles viennent à assumer la culture romaine afin de perpétuer leur pouvoir et leur prestige communautaires, lors du processus de romanisation. Voir aussi les travaux de Woolf 1998, qui soutient que le modèle de la romanisation a permis le développement des cultures provinciales à caractère hybride, qui provoquent de changements dans deux sens, pas seulement dans les milieux provinciaux mais aussi dans le pouvoir romain même (cf. Keay, Terrenato 2001).

qui agissaient autant dans la sphère publique que dans la sphère privée⁸¹. La question s'inscrit désormais dans le contexte de la crise des identités traditionnelles de l'hémisphère Nord, avec le développement de sociétés multi-ethniques, multiculturelles et multi-identitaires, le succès des modèles d'analyse postmodernistes qui remettent en cause les schémas analytiques précédents, pétrifiés à la chute du mur de Berlin, la crise de l'hégémonie académique occidentale, la critique des perspectives eurocentristes ainsi que l'émergence d'approches post-processuelles et post-coloniales dans l'étude des sociétés périphériques du présent et du passé⁸².

On n'y peut pas faire abstraction du rôle joué par le développement de l'archéologie, sous de nouveaux critères épistémologiques et méthodologiques. De manière progressive, l'archéologie classique des monuments – apparentée à l'histoire de l'art et à la philologie – fut remplacée par une discipline très influencée par la sociologie et l'anthropologie, qui s'intéressaient à la culture matérielle et à toute manifestation

⁸¹ Revell 2015.

⁸² Actuellement, les débats atteignent de positions plus extrêmes que celles de Millet et Woolf qui n'arrivaient pas à nier la position de Rome en tant que puissance dominatrice. En fait, au plus fort du succès des études post-coloniales (notamment dans l'historiographie anglo-saxonne), les discussions se tournent vers « l'agence locale », le rôle des « groupes subalternes », les minorités et leur « résistance passive », les « espaces intermédiaires » ou « neutres », les phénomènes d'hybridation et de transfert culturel, en arrivant même à la négation de l'opérativité du concept de « romanisation » (voir Barrett 1997) car il s'agit d'une notion unidirectionnelle et généraliste qui ne tient pas compte des réalités culturelles et identitaires locales très dynamiques et à caractère hétérogène. On opte ainsi pour la « créolisation », le « bricolage culturel » ou même la « glocalisation » qui, comme la globalisation actuelle, sert à mettre l'accent sur la multi-directionnalité des changements au niveau politique, économique et culturel de manière unitaire et en même temps interconnectée. À notre avis, l'expression braudélienne de « transfert culturel » reflète le mieux ce virage (Dan, Queyrel 2014). Voir, en général, Hingley 2005 ; Mattingly 2011 ; Webster 2001 ; Scott 1985 ; pour les derniers concepts mentionnés, voir Pitts, Versluys 2015 ou Roudometof 2016 ; pour un état de la question en partant d'une perspective post-coloniale, voir Van Oyen 2015. De telles approches ont été qualifiées d'« idéalistes » car, en mettant un accent excessif sur le fait local, elles finissent par diluer le rôle de Rome, ainsi que l'inégalité et la dépendance implicite et explicite de tout colonialisme : voir Gardner 2013 ; Silliman 2005. Elles ont été aussi critiquées d'être excessivement théoriques, car elles projettent sur le monde romain, avec un excès d'automatisme, les modèles d'analyse des réalités contemporaines (voir Beltrán 2017, p. 18-21, et plus spécialement, Cardete del Olmo 2018, p. 659-673). Pour une analyse plus mesurée, voir Le Roux 2004 ; 2006b, p. 159-166, et Pereira Menaut 2010 ; pour un état de la question, voir Versluys 2014, avec le travail de Woolf. Une synthèse a été publiée dans Cruz Andreotti, Machuca Prieto 2022, chap. 3.5 et 5.1.

susceptible de fournir de données à caractère historique⁸³. En faisant cela, l'archéologie fixe son attention sur de sujets ou de processus qui, jusque-là, avaient été passés sous silence ou n'avaient pas été consciemment pris en compte, étant donné qu'ils ne sont présents ni dans la littérature classique ni dans l'histoire politique qui en découle⁸⁴.

2- Le dossier espagnol : historiographie et politique

L'Espagne est un cas d'études à part. La situation académique et historiographique y était bien distincte de celle du reste de l'Europe. Le franquisme, au moins jusqu'à l'arrivée du développementalisme et le saut culturel des années 60, n'eut pas cessé de mépriser le développement vécu par la science espagnole entre 1890 et 1936 – une période connue, à juste titre, comme *edad de plata* de la culture espagnole. Le régime récupéra un modèle éducatif et culturel ancré dans le conservatisme catholique du XIX^e siècle, dans une université appauvrie par la guerre civile, complètement isolée et anéantie par l'exil forcé de ses représentants les plus notables⁸⁵.

D'un point de vue historiographique, l'idée de Rome qui continuait à se répandre en Espagne était celle d'un pouvoir politique qui avait réussi à soumettre les indomptables Ibères, en mettant un terme à leur tendance naturelle à l'affrontement civil et en les dotant d'une langue et d'une culture communes⁸⁶. Ainsi, Mela, Martial,

⁸³ Il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi l'archéologie a joué et joue encore un rôle central dans les débats à propos des identités (tant au niveau théorique - pour les approches constructivistes - comme au niveau pratique). La culture matérielle en tant qu'item ethnique identitaire est, très souvent, la seule variable dont on dispose quand il s'agit d'étudier les communautés illetrées, c'est-à-dire la majeure partie des sociétés dans l'Antiquité. Les identités collectives y jouent un rôle plus important que les identités individuelles. La culture matérielle devient pourtant une variable d'interprétation complexe, car le passage que suit un élément matériel à usage commun et quotidien pour arriver à être un item identitaire n'est pas jamais automatique : ce sont les communautés qui lui confient une certaine valeur, selon la pratique sociale. Voir les travaux déjà classiques de Barth 1969, Hodder 1982, Shennan 1989 ou Jones 1997 ; plus récemment Fernández-Götz 2008 et 2009, et Fernández-Götz, Ruiz Zapatero 2011. Une synthèse dans Cruz Andreotti, Machuca Prieto 2022, chap. 2.1 et 3.4. Le débat sur la « romanisation » a d'ailleurs été mené en large mesure par les archéologues (voir n. 82).

⁸⁴ Le succès actuel des théories philosophiques post-humanistes qui nient le rôle central de l'être humain a fait pencher l'archéologie à nouveau vers l'artéfact, laissant complètement de côté l'élément humain : voir Díaz de Liaño, Fernández-Götz 2021, et Fernández-Götz, Gardner, Díaz de Liaño, Harris 2021.

⁸⁵ Voir Wulff 2004.

⁸⁶ On trouve ainsi dans l'Antiquité le « caractère essentiel » espagnol, avec un fort individualisme, une nature indomptable qui fait face aux envahisseurs, un attachement à la terre d'origine et un monothéisme

Sénèque, Trajan, Hadrien, Théodose ou Isidore étaient des figures qui s'imposaient par leur origine hispanique et par leur capacité de gestion politique, culturelle et religieuse au milieu d'un empire décadent. Ainsi, on était face à une romanisation à l'espagnole⁸⁷. D'autre part, la clé de voûte de l'identité espagnole ne résidait pas dans l'époque antique, mais au Moyen Âge et, surtout, à la période de l'expulsion des musulmans. Dans ce contexte, la discipline antiquaire n'était, loin il s'en fallait, l'une des plus puissantes car elle ne comptait pas sur un appui politique solide, comme c'était le cas en Italie, par exemple. Au-delà d'un essentialisme démodé, où les gènes de « l'espagnol » ont été trouvés chez les premiers habitants du terroir hispanique, le nœud gordien de notre identité nationale devait être cherché dans l'unification territoriale, politique et religieuse d'Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les rois catholiques, qui avaient comme précédent l'éphémère période visigothique. Par ce modèle, on dépassait pour la première fois la contradiction que l'on héritait depuis l'Antiquité : l'étranger et/ou l'infidèle était finalement expulsé et l'on atteignait l'unité politique et religieuse longuement attendue⁸⁸.

Il nous paraît important de souligner ces questions car elles nous aident à comprendre dans quel état se trouvait le débat à propos de la romanisation en Espagne, pendant que d'autres paradigmes poussaient dans l'historiographie européenne. Dans le cas espagnol, *de facto*, les sciences humaines et sociales n'ont commencé à décoller que dans les années 60, lorsqu'un certain développement économique a permis aux chercheurs et scientifiques espagnols une timide ouverture vers l'Europe. Ce décollage a été encouragé par la réactivation de l'activité scientifique d'institutions comme l'*Instituto Arqueológico Alemán* ou la *Casa de Velázquez*, à Madrid. Leurs travaux en collaboration avec les protohistoriens et les archéologues ont contribué largement au renouvellement des techniques de fouille,

primitif, qui annoncerait le triomphe du Christianisme. Cet historicisme culturel, très répandu dans les études d'archéologie préhistorique publiées entre dans les premières 60 années du xx^e siècle n'est pas, loin il s'en faut, un phénomène constaté seulement en Espagne, mais dans toute l'Europe (Díaz-Andreu *et al.* 2009, p. 30-36 ; Díaz-Andreu 2002, p. 38-41).

⁸⁷ Gozalbes Cravioto, González Ballesteros 2007. Cette vision positive de la romanisation et de son hispanisation contraste avec des approches plus critiques - bien que minoritaires - comme celle de P. Bosch Gimpera dans les années 20. Bosch Gimpera, qui a fini ses jours exilé en Mexique, soutenait que la romanisation était une « super structure » sous laquelle un component social et culturel indigène a toujours survécu, renaissant après la chute de l'Empire romain (cf. Blázquez 1969). Paradoxalement, il faudra attendre quelques années - pendant la période de « soulagement intellectuel » de l'époque franquiste - pour que les idées de Bosch trouvent leur place dans l'historiographie hispanique. Pour la figure de Bosch, voir Cortadella 2003.

⁸⁸ Voir en général Wulff 2003 et Wulff, Álvarez Martí-Aguilar 2003.

des concepts et des méthodologies d'analyse, en donnant lieu à la création de nouveaux réseaux d'échanges scientifiques. Cette circonstance a aussi permis aux nouvelles générations d'archéologues espagnols d'augmenter leurs capacités de formation et leurs possibilités de spécialisation thématique et technique. La multiplication des campagnes de fouilles, pas seulement au sein de chantiers monumentaux ou emblématiques mais aussi sur des sites beaucoup moins connus, a permis d'ouvrir le champ de recherche vers des cultures ou des périodes inattendues jusqu'alors. Le débat sur « l'essence espagnole » est toujours présent⁸⁹, mais un changement de perspective commença à s'y développer doucement. Dans ce processus, on remarque surtout les premiers travaux de M. Vigil⁹⁰, qui opposa la romanisation à la survivance des structures sociales indigènes dans le cas précis du nord de la péninsule (fait qui avait déjà été souligné par Broughton⁹¹). Peu après, il développa ses hypothèses dans son introduction à la *Formación del feudalismo*, en collaboration avec Abilio Barbero⁹². Le seul fait de parler de « items ou rythmes de romanisation » ou de la distinction d'un impact divers de Rome parmi les communautés indigènes constituait déjà une transformation envers la vision centraliste romaine des années 40 et 50⁹³. Mais ce changement de perspective n'a rien de comparable avec l'effet rénovateur que l'anthropologie, la sociologie ou l'archéologie ont eu sur l'histoire ancienne en Europe, pendant les années 60 et 70 du XX^e siècle.

Un changement quantitatif et qualitatif apparaît à la période postfranquiste, quand les conditions matérielles et intellectuelles en Espagne sont devenues plus propices. Dès ce moment-là, on y assista à un profond renouvellement des institutions universitaires espagnoles, qui commençaient à disposer d'un budget plus important. Ces ressources économiques ont servi à financer des séjours de recherche et des programmes de formation du professorat espagnol, lui permettant de prendre contact avec des laboratoires de recherche français et italiens, en premier lieu, ainsi qu'anglo-saxons quelques années plus tard. Il va de soi que les équipes qui y travaillaient étaient de pionniers dans leurs approches méthodologiques et conceptuelles. En même temps, le renforcement de l'archéologie locale et régionale allait mettre à la disposition des chercheurs un nombre considérable de données matérielles.

⁸⁹ Voir, par exemple, Blázquez 1969, qui critique la « romanisation super structurelle » de Bosch.

⁹⁰ Vigil 1963.

⁹¹ Broughton 1959.

⁹² Barbero 1978.

⁹³ Voir Balil 1956 ; Palol 1960 ; Blázquez 1962.

3- Les changements de paradigme : les peuples du nord péninsulaire comme étude de cas

Ce n'est pas un hasard si les changements de paradigme interprétatif dans l'historiographie hispanique commencent par les études sur les peuples du Nord péninsulaire, en suivant la voie de recherche ouverte par Marcelo Vigil. La rupture dans cette zone du modèle traditionnel de romanisation est beaucoup plus évidente si l'on tient compte de la documentation épigraphique et littéraire. Pour cela, il suffisait d'y apposer un regard différent : une survivance quelconque ne peut pas avoir la même valeur ni peut jouer le même rôle dans deux contextes différents. En sens inverse, une nouveauté romaine qui apparaissait dans un contexte précoce de conquête ne pouvait être analysée en partant seulement d'une approche acculturatrice. Voici quelques exemples.

Dans le monde gallaïque et, en général, sur la côte cantabrique, la réalité antique était complexe. D'une part, la conquête romaine tardive et une situation périphérique par rapport aux aires de tension et d'activité militaire pendant le II^e et le I^{er} siècle avant J.-C.⁹⁴ ont contribué au développement des cultures locales, qui étaient très puissantes quand Auguste y parvient à les soumettre entre 29 et 19 avant J.-C.⁹⁵ D'autre part, juste après la conquête, nous y constatons une hybridation identitaire dans l'épigraphie (qui accepte les usages latins)⁹⁶ et même dans les croyances (quand les dieux locaux s'expriment en se servant d'un « nouvel ordre institutionnel »)⁹⁷. Les rapports en sont encore plus évidents dans le domaine politique et administratif. Dans le cas gallaïque, le contrôle romain s'organise autour des *castella* et de plusieurs *populi/civitates*. Assez tôt, Rome crée ainsi une identité consciente, autour d'une réalité neuve - *Callaecia*⁹⁸. Cette identité est construite sur certaines bases qui finissent par acquérir un sens ethnique

⁹⁴ Cette affirmation doit être nuancée car la situation dans la zone méridionale gallaïque (beaucoup plus développée du point de vue économique et urbain, grâce aux grands *oppida*), différente de celle que l'on documente dans la partie septentrionale de la région (voir la bibliographie, n. 99).

⁹⁵ Dans le cas gallaïque, ni les interventions militaires de D. Iunius Brutus en 138 av. Ch., ni celle de César en 61-60 av. Ch., tenues dans les zones méridionales du nord-ouest n'ont presque pas d'effet.

⁹⁶ Albertos 1987.

⁹⁷ González Rodríguez 2005 ; 2018.

⁹⁸ Le choronyme précède l'ethnonyme de « gallaïcan ». Ce territoire fut reconnu en tant que *prouincia* en 239 apr. J.-C., sous Dioclétien. Pour *Callaecia* en tant que région historique créée par Rome, voir Pereira 1983 et 1984.

et territorial nouveau⁹⁹. Ainsi, l'intervention romaine dans la sphère publique est perceptible dans des documents épigraphiques à une date très proche après la conquête, comme c'est le cas du bronze de Bembibre, daté de 15 avant J.-C., ou de la *Tabula Lougeiorum*, datée de 1 après J.-C.

Dans le premier cas¹⁰⁰, à travers ses *legati*, Auguste modifie les limites et les *munera* de communautés de *dediticii* (*castella* et *gentes/civitates*) appartenant à une zone de la *Transduriana prouincia*¹⁰¹, pour récompenser les communautés qui sont restées fidèles à Rome et punir celles qui n'ont pas accompli leurs obligations (sans doute à caractère militaire, mais il n'est pas clair qu'elles soient les seuls revenus réclamés par l'Empire).

L'importance du bronze de Bembibre ne réside pas tellement dans le fait qu'il s'agit d'un texte officiel qui reflète le « respect » montré par Rome aux « organisations indigènes » et *a priori* à leurs territoires en permettant un certain degré d'autonomie aux divers *castella* des *civitates* - ce qui était d'ailleurs normal dans les communautés pérégrines. Rome y montre sa capacité de reformuler le rôle et les fonctions des *castella* autour de la *gens/civitas*. La *civitas* se constitue alors dans une structure politique et

⁹⁹ C'est surtout dans l'habitat que les signes de continuité sont les plus évidents, même si l'effet que l'articulation précoce des territoires autour des trois grandes capitales conventuelles a eu sur les *castra* reste encore à étudier en profondeur (Dopico, Santos Yanguas 2017, p. 710-711). Pour la culture *castreña* voir : González Ruibal 2007 et Calo Lourido 1997. Pour la romanisation de la zone, voir la première partie de Dopico, Rodríguez, Villanueva Acuña 2009.

¹⁰⁰ *Imp(erator) Caesar divi fil(ius) Aug(ustus) trib(unicia) pot(estate) / VIII{I} et proco(n)s(ule) dicit / castellanos Paemeiobrigenses ex / gente Susarorum desciscentibus / ceteris permansisse in officio cog(novi) ex omnibus legatis meis qui / Transduriana provinciae prae fuerunt itaque eos universos im/munitate perpetua dono quosq(ue) agros et quibus finibus possede(runt) Lucio Sestio Quirinale leg(ato) / meo eam provinciam optinente(m) / eos agros sine controversia possi(dere) iubeo / castellanis Paemeiobrigensibus ex / gente Susarorum quibus ante ea(m) / immunitatem omnium rerum dede(ram) eorum loco restituo castellanos / Aiiobrigiacinos ex gente Gigurro(rum) volente ipsa civitate eosque / castellanos Aiiobrigiacinos om(ni) munere fungi iubeo cum / Susarris / actum Narbone Martio / XVI et XV K(alendas) Martias / M(arco) Druso Li(bone) Lucio Calpurnio Pisone co(n)s(ulibus). HEp 7, 1997, 378 = HEp 8, 1998, 325 = HEp 11, 2001, 286 = HEp 2013, 285 = AE 1999, 915 = AE 2000, 760 = AE 2001, 1214. Provenance : Bembibre, León - une zone de « frontière » entre le monde des Gallaïcans et celui des Astures. Pour une synthèse sur débat autour l'authenticité du bronze voir Wulff 2012, p. 504-507, et Rodríguez Colmenero 2010, n. 1. Pour le rôle des *gentes*, voir infra, sur le Pacte des Zoelae.*

¹⁰¹ *Prouincia* à existence éphémère, la *Transduriana* dépend du *legatus* Lucius Sestius. L'existence de cette *prouincia* montre encore une fois l'énorme adaptabilité romaine aux instruments politiques et militaires qu'elle a à sa disposition. Pour le terme *prouincia* et le cas précis de la *Transduriana*, voir Díaz Fernández 2015 et 2021. L'aire de cette *prouincia* coïncide avec l'*imperium* d'un *legatus* qui a sous ses ordres deux légions ; elle se place au-delà du fleuve Douro, jusqu'au territoire des Gallaïcans dont parle Strabon dans III, 4, 20.

administrative neuve, où les obligations des *castella* deviennent interchangeables. Tout cela se passe dans un contexte qui est encore à caractère préurbain¹⁰².

La *Tabula Lougeiorum*¹⁰³ nous a permis de dater une nouvelle structure territoriale, politique et administrative : le *conuentus iuridici*, qui rassemblait une série de *civitates* et de *populi* (en en éloignant en même temps d'autres) sur la base de leur affinité ethnique ou pour des questions stratégiques et économiques, autour d'un siège conventuel. Le *legatus*-gouverneur s'y déplaçait de manière régulière, pour y appliquer la loi de Rome dans les cas litigieux¹⁰⁴.

Ces deux documents épigraphiques sont à notre avis deux exemples clairs des changements structurels qui touchent le noyau des communautés indigènes - voire leurs capacités de détermination et leurs territoires - même si elles arrivaient à garder une partie de leur identité. Dans cette partie de la péninsule ibérique, Rome se servait des pactes d'hospitalité afin de réorganiser les territoires et/ou d'y établir de liens personnels et collectifs soit parmi les différentes communautés, soit avec des personnalités locales prestigieuses qui intervenaient dans les affaires de leur *gentes/civitates*¹⁰⁵, où elles

¹⁰² Wulff 2012 et 2019 ; à propos les possibles exigences et exemptions, voir Rodríguez Colmenero 2010, p. 42.

¹⁰³ *C(aio) Caesare Aug(usto) f(ilio) L(ucio) Aemilio Paulo co(n)s(ulibus) / ex gente Asturum conuentus Arae / August(a)e / civitas Lougeiorum hospitium fecit cum / C(aio) Asinio Gallo libereis postereisque eius / eumque liberos posterosque eius sibi libe(re)is postereisque suis patronum cooptarunt / isque eos in fidem clientelamque suam suo/rumque recepit / egerunt legati / Silvanus Clouti / Nobbius Andami. HEp 1, 1989, 458 ; HEp 3, 1993, 247 ; HEp 7, 1997, 402 ; HEp 4, 1994, 505 ; AÉ 1984, 553 ; AÉ 1987, 561 ; AÉ 1989, 431 ; AÉ 1997, 862. Provenance : Lugo. Voir Santos Yanguas 1985.*

¹⁰⁴ Dopico, Santos Yanguas 2012 ; Dopico, Santos Yanguas 2016 ; en général : Ozcáriz 2012.

¹⁰⁵ L'exemple le plus connu est le Pacte des *Zoelae*, provenant de l'aire des Astures. C'est un document épigraphique exceptionnel, par son état de conservation et son contenu. Il témoigne d'un pacte d'hospitalité signé en 27 apr. J.-C. et renouvelé en 152 apr. J.-C. Le texte met en évidence l'évolution de la *gens*, en tant que structure supra familiale, à la *civitas*, en tant que communauté politique : *M(arco) Licinio Crasso / L(ucio) Calpurnio Pisone co(n)s(ulibus) / IIII K(alendas) Maia / gentilitas Desoncorum ex gente Zoelarum / et gentilitas Tridia/vorum ex gente idem / Zoelarum hospitium vetustum antiquom / renova/verunt eique omnes ali(u)s alium in fi/dem clientelamque suam suorumque libero/rum posterorumque receperunt egerunt / Araus Ablecaeni et Turaius Clouti Docius Elaesi / Magilo Clouti Bodecius Burrali Elaesus Clutami / per Abienum Pentili magistratum Zoelarum / actum Curunda / Glabrione et Homullo co(n)s(ulibus) V Idus Iulias / idem gentilitas Desoncorum et gentilitas / Tridiavorum in eandem clientelam eadem / foedera receperunt ex gente Avolgorum / Sempronium Perpetuum Orniacum et ex gente / Visaligorum Antonium Arquium et ex gente / Cabruagenigorum Flavium Frontonem Zoelas / egerunt / L(ucius) Domitius Silo et / L(ucius) Flavius Severus / Asturicae (CIL II, 2633). Si dans la première partie du pacte, la *gens Zoelarum* commence à fonctionner comme une *civitas* - avec Curunda comme lieu de réunion autour du *magistratum**

jouaient le rôle de *principes*¹⁰⁶ reconnus par Rome, à un moment où les structures romaines à proprement parler étaient loin de s'être imposées. En conséquence, ces *gentilitates/gentes*¹⁰⁷ devenaient pour Rome un efficace instrument d'organisation et de réorganisation d'un territoire (surtout pour la sécurité et l'exploitation économique et militaire), tout en perdant une importante partie de leur possible essence d'origine.

Mais, comme on peut le voir, il ne s'agit pas d'assumer une identité préalable à Rome (dans un phénomène de transfert culturel), mais d'une création romaine *ex novo* qui finit, au fil du temps, par acquérir un caractère historique aux yeux des populations gallaïco-romaines. Dans l'*origo* d'un gallaïque continue à apparaître le *castellum* originaire, même lorsque l'individu en question est déjà complètement romanisé. La situation se révèle très similaire chez les Astures et les Cantabres, ethniques créés par Rome après la conquête du littoral nord de la péninsule, menée par Auguste. Ainsi, l'apparition des ethnies asture ou cantabre - et d'autres *gentes* (= *civitates* romaines dans certains cas¹⁰⁸) qui ne sont pas mentionnées dans les témoignages littéraires - apposées à des noms de citoyens romains sur des inscriptions jusqu'au II^e siècle après J.-C. peut être due à plusieurs raisons :

Zoelarum, dans sa deuxième partie la *civitas Zoelarum* (y compris l'*ordo Zoelarum* mentionné au *CIL* II, 2606) est déjà l'élément politique et administratif central tant pour Rome que pour l'ensemble de communautés (cf. *a civi Zoelae* dans *CIL* II, 5684 et *AE* 1988, 759 des II^e-III^e siècles apr. J.-C.). Même si les *gentes* continuent à jouer un rôle dont nous n'arrivons pas à saisir la portée réelle, elles doivent au moins continuer à garder une valeur identitaire qui fait référence à une réalité collective pas trop éloignée dans le temps. Voir Santos Yanguas 2010, p. 56-57, et la thèse doctorale de Beltrán Ortega 2015, p. 70 et suiv.

¹⁰⁶ *Princeps Copororum* (*IRPLugo* 349), parmi les *Copori* à *Lucus Augusti* ; *princeps Albionum* (*ERA* 14 ; *AE* 1946, 121), chez les Astures ; *princeps Cantabrorum* (*HEp* 7, 1997, 380 = *AE* 1997, 875 = *ERPL* 374) chez les Deobriguenses ; *princeps Arcaïlon* (*CIL* II, 5762), attesté à Paredes de Nava, Palencia. Sur la figure et le rôle de ces *principes* du Nord après les guerres cantabres, lorsque le modèle politique et administratif romain n'a pas été complètement implanté, voir González Rodríguez 2002. Sur *princeps/dux* (et leurs dérivés), leurs composants politiques et militaires dans le contexte de la conquête romaine et leurs effets sur les communautés indigènes, voir Ciprés 1993, p. 116-135 ; Moret 2002-2003 ; Pérez Zurita 2021.

¹⁰⁷ Les *gentilitates* et les *gentes* peuvent être définies comme des structures supra-familiales qui articulent d'un point de vue territorial (et aussi identitaire) les populations placées dans un habitat épars et qui peuvent être assimilées à des *ethné*, des *civitates* ou des *populi*. Voir González Rodríguez 1986 et González Rodríguez, Santos Yanguas 1994.

¹⁰⁸ Pacte des *Zoelae*, *cit. supra*, n. 105.

- indiquer leurs origines¹⁰⁹,
- dans le cadre de démarches censuelles¹¹⁰,
- en faisant référence aux unités auxiliaires de l'armée¹¹¹,
- dans les diplômes militaires¹¹².

En même temps, les ethnies asture et cantabre sont attestées dans les ouvrages de Tite-Live¹¹³, Pline l'Ancien¹¹⁴, Florus¹¹⁵ et Orose¹¹⁶.

Cela signifie, à notre avis, que ces ethniques créées par Rome après la conquête deviennent des acquis identitaires de ces communautés, tout en s'assimilant à des structures à caractère politique comme les *civitates* ou les *gentes*. On peut trouver des exemples dans toute la péninsule. En somme, ce qui pendant très longtemps a été vu et analysé comme des persistance maladroites de peuples souffrant d'un retard et d'une

¹⁰⁹ *C(aio) Annio L(uci) f(ilio) / Quir(ina) Flavo / Iuliobrigens(i) / ex gente Canta/brorum / provincia Hispania citerior / ob causas utilitatesque publicas / fideliter et constanter defensas* (CIL II, 4192) (I^{er} siècle apr. J.-C.).

¹¹⁰tribuno laticlavio [leg(ionis)] / VII Gemin(ae) a<d=T> census accipi[en]/dos CIVITATIUM XXIII / Vasconum et Vardulorum / vixit annis XXXVI / ex testamento (CIL VI, 1463) (1^{re} moitié du II^e siècle apr. J.-C.).

¹¹¹ C. Nonio C. f. An(iensi) Caepian[o] ---- pra[ef(ecto)] alae Asturum ---- C. Valerius Saturninus d[ec(urio)] alae Asturum--- (CIL XI, 393) (2^e moitié du I^{er} siècle apr. J.-C.).

¹¹² ...et cohortib]us VI quae appellantur / [Gallorum Petria]na c(ivium) R(omanorum) et I Tungrorum / [et I Hispanorum Ast]urum et I Hispanorum / [et III et I] Fida Vardullorum.... (CIL XVI, 43) (98 apr. J.-C.).

¹¹³ Lucullus cos., cum Claudius Marcellus, cui successerat, pacasse omnes Celtiberiae populos uideretur, Vaccaeos et Cantabros et alias incognitas adhuc in Hispania trentes subegit (Tite-Live, *Periochae*, XLVIII, 19).

¹¹⁴ Civitatum novem Regio Cantabrorum, flumen Sauga, portus Victoriae Iuliobrigensium. Ab eo fontes Hiberi quadraginta millia passum. Portus Blendium, Organomesci e Cantabris. Portus eorum Vereasueca... (Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, IV, 110-111).

¹¹⁵ Sub occasu pacata erat fere omnis Hispania, nisi quam Pyrenaei desinentis scopulis inhaerentem citerior adluebat Oceanus. Hic duae validissimae gentes, Cantabri et Astures; immunes imperii agitabant. Cantabrorum et prior et acrior et magis pertinax in rebellando animus fuit, qui non contenti libertatem suam defendere proximis etiam imperitare temptabant Vaccaeosque et Turmogos et Autrigonas crebris incursionibus fatigabant (Flore, II, 33).

¹¹⁶ Anno ab urbe condita DCCXXVI imperatore Augusto Caesare sexies et bis M. Agrippa consulibus Caesar parum in Hispania per ducentos annos actum intellegens, si Cantabros atque Astures, duas fortissimas Hispaniae gentes, suis uti legibus sineret, aperuit Iani portas atque in Hispanias ipse cum exercitu profectus est. Cantabri et Astures Gallaciae prouinciae portio sunt, qua extentum Pyrenaei iugum haud procul secundo Oceano sub septentrione deditur... (Orose, *Histoire contre les païens*, VI, 21, 1).

forte résistance à la romanisation, commence à être lu comme un système neuf et opératif d'adaptation mutuelle. La péninsule était, de fait, un terrain d'essai de l'impérialisme romain. Paradoxalement, Rome promeut la création d'identités collectives autour de *civitates* (le seul modèle permis par l'*Vrbs*) qui acceptaient la conquête. En faisant cela, elle arrive à contrôler, de manière efficace, les territoires et leurs habitants¹¹⁷.

Comme on peut le voir, ces résultats ont précédé les débats actuels sur les identités et la romanisation. Néanmoins, leurs conclusions sont sensiblement différentes et viennent à confirmer les critiques de certains secteurs de la recherche envers une théorisation excessive et un regard bienveillant vers les mécanismes purement impérialistes développés par Rome¹¹⁸. Bien entendu, le souvenir des identités ethniques préexistantes, autour des lieux de cultes attachés aux origines, a continué à occuper une place essentielle dans la mémoire individuelle, familiale ou sociale, sans entrer en conflit avec les identités civiques émergentes¹¹⁹. Mais, après un important processus de réorganisation et de restructuration, ces dernières sont les seules à être reconnues par Rome¹²⁰.

4- Les changements de paradigme : nouvelles lectures des sources antiques

Ce changement radical de perspective s'applique non seulement à l'interprétation des données archéologiques et épigraphiques, mais aussi à l'analyse des sources littéraires qui, bien que très peu nombreuses, sont indispensables, surtout quand elles ont un caractère géographique ou ethnographique. Il convient de souligner que le *corpus* littéraire des références aux peuples préromains avait été évalué auparavant soit en partant d'une perspective essentialiste, soit en adoptant un postulat positiviste. On a dû attendre l'ouvrage de P. Thollard, *Barbarie et civilisation chez Strabon : Étude*

¹¹⁷ Pour une brève synthèse sur les aires des Galliaques et des Astures avec les inscriptions et la bibliographie fondamentale, voir Santos Yanguas 2010.

¹¹⁸ Voir n. 82. Le Roux 2014 réclame, à juste titre, que le débat terminologique (« hybridation », « créolisation », « transfert culturel ») ne peut être abordé avec succès qu'au cas par cas, vu que la réalité provinciale est très diverse et que la présence romaine est très différente selon les sphères publique, privée, religieuse, culturelle, etc.

¹¹⁹ Sur les limites et les possibilités de défendre l'existence d'une « identité culturelle » des communautés indo-européennes de la péninsule voir Alfayé 2012. Pour le rôle de la « mémoire » dans l'élaboration des identités collectives, voir l'intéressante réflexion de Dan 2015.

¹²⁰ Voir Ortiz de Urbina 2019.

critique des livres III et IV de la Géographie en 1987, ou les études de J. C. Bermejo¹²¹ pour qu'un auteur de l'importance de Strabon soit mis en valeur et qu'il cesse d'être considéré comme un simple compilateur.

Cela s'explique par le fait qu'auparavant, la méthodologie dominante avait été celle de la *Quellensforschung* allemande : émettre l'ouvrage du géographe avec le seul propos de mettre en lumière les sources dont il s'était servi pour le rédiger. Concrètement, la raison est l'utilisation récurrente de l'édition d'A. Schulten, *Estrabón, Geografía de Iberia*, publiée en 1952 et l'omission de celle de F. Lasserre de 1966, ainsi que l'emploi répandu dans les milieux universitaires espagnols des *Fontes Hispaniae Antiquae*, un *corpus* compilé aussi par Schulten entre les années 20 et 60 du siècle passé - avec un supplément daté des années 90.

Il est indéniable que le volume des informations littéraires dont on dispose pour la péninsule Ibérique est réduit et fragmentaire, surtout en comparaison avec d'autres zones de l'œkoumène : la situation périphérique d'*Hispania* par rapport aux grands protagonistes et aux événements de l'histoire ancienne de la Méditerranée a été un handicap difficile à surmonter. Néanmoins, cette particularité rend ce *corpus*, même si compliqué à saisir et à évaluer, beaucoup plus précieux. Nonobstant, pour le comprendre, il fallut laisser définitivement de côté une lecture qui voyait ces sources comme de simples compléments ou ajouts au discours historique dominant, et commencer à les analyser en prenant compte leur valeur intrinsèque. L'introduction progressive en Espagne des études axées sur la géographie et l'ethnographie antiques, qui avaient déjà un long parcours en Italie et en France¹²², a favorisé l'apparition des nouvelles lectures de ce *corpus* littéraire¹²³. Dans ce changement de paradigme, Strabon

¹²¹ Bermejo 1977-1978 ; 1981 ; 1982 ; 1983 ; 1986 ; 1987.

¹²² L'ouvrage édité par F. Prontera aux éditions Laterza en 1983 (avec les contributions de Stahl, Jacob, Peretti, Myres, Janni, Dihle, Dion ou Van Paassen entre autres) peut être considéré un point d'inflexion, car le modèle des études consacrées à la géographie et à l'ethnographie antiques a changé après sa publication. Ce changement commençait à être aperçu déjà dans les travaux d'Aujac 1966 ; Van Paassen 1957 ; le bref mais suggestif manuel de Jacob 1991 ; ou l'approche « révolutionnaire » de Janni 1984 avec une perception de l'espace géographique ancien caractérisé comme « hodologique ».

¹²³ F. J. Gómez Espelósín a été pionnier dans l'étude de la géographie et de l'ethnographie de l'Ibérie d'un point de vue littéraire (Gómez Espelósín *et alii* 1994 et 1995). Sans vouloir être exhaustifs nous soulignerons aussi l'importance des deux colloques à la Casa de Velázquez (Madrid) en mars 2005 et en avril 2006 et publiés respectivement en 2006 et 2007 sous le titre de *L'invention d'une géographie de la péninsule Ibérique, I, L'époque républicaine* et *II L'époque impériale* (Cruz Andreotti, Le Roux, Moret 2006 et 2007). Une synthèse récente dans Castro-Páez 2023.

a joué, comme nous l'avons dit tout à l'heure, un rôle central, car la conservation de son ouvrage presque complet nous permet une analyse holistique de la péninsule Ibérique d'un point de vue historique¹²⁴. En lisant les commentaires de Schulten tout au long du livre III de la *Géographie*, on voit que son travail s'est limité, comme l'on vient de le dire, à essayer d'établir les sources auxquelles Strabon a puisé. En réalité, en critiquant le manque d'originalité du géographe d'Amasée, le philologue allemand montre sa propre incapacité de comprendre un ouvrage historique et son esprit colossal¹²⁵.

Strabon fait la géographie dont l'Empire a besoin, mais il ne s'agit pas d'une géographie ou d'une cartographie qui donnent raison à l'extension des domaines impériaux. Il rédige une histoire de l'expansion de la civilisation toujours en tenant compte du fait que Rome y joue un rôle fondamental sans pour autant être le seul élément sur le tableau de jeux. Strabon se sert du genre littéraire de la géographie afin de montrer que Rome représente la ligne d'arrivée ou, si l'on veut, la dernière étape d'un processus de civilisation initié par la Grèce, mais que seule l'*Vrbs* a réussi à faire aboutir¹²⁶.

Certes, le livre III de la *Géographie* peut très bien être expliqué en termes de civilisation *versus* barbarie, avec tout ce que l'organisation spatiale de l'Ibérie et un discours narratif et descriptif sur les peuples qui y habitaient et leurs rapports avec Rome impliquent. C'est un modèle hérité par Strabon de l'historiographie hellénistique, mais qui remontait déjà à Hérodote et même à Hécateé : un modèle qui repose sur une « rhétorique de l'altérité » parfaitement compréhensible pour un lecteur grec ou romain et qui, à l'époque de Strabon, venait de connaître un fort *revival* en tant qu'instrument du discours légitimiste augustéen – dont les *Res Gestae* constituent un bon exemple¹²⁷. Mais c'est également un modèle historique construit sur l'acceptation des profonds changements introduits par Rome dans les territoires soumis. Dans ce schéma né de la conquête et de la pacification, l'ethnographie de l'Ibérie joue un rôle central, bien plus important que la cartographie. Par conséquent, pour un auteur comme Strabon, les conditions environnementales sont importantes mais la capacité

¹²⁴ Cruz Andreotti 1999.

¹²⁵ Une synthèse peut être consultée dans Cruz Andreotti, Castro-Páez 2021, p. 131-150.

¹²⁶ Cela devient très évident quand on compare le modèle descriptif employé par Strabon tout au long des livres dédiés aux territoires occidentaux conquis par Rome avec sa description du monde hellénique, qui répond à un schéma classique où la barbarie n'a pas de place et où le rôle de Rome est assez dilué. Les études dédiées par F. Prontera à Strabon sont innombrables et indispensables : voir Prontera 2016 ; Castro-Páez, Cruz Andreotti 2020, p. xxvii-xxxviii.

¹²⁷ García Quintela 2007 ; voir la bibliographie de Bermejo mentionnée dans la n. 121.

des peuples à avoir une vie civilisée est absolument indispensable : une agriculture qui procure la stabilité et la croissance démographique ; un réseau commercial productif et prospère ; une communauté citadine fondée sur une législation commune. Le contraire est une pauvreté structurale, le recours constant à la guerre et au brigandage pour arriver à survivre et l'inexistence d'un système qui vise à régler la vie communautaire. Voici le rôle que doit jouer Rome : imposer ce système là où il le faut. De ce point de vue, la géographie de la péninsule Ibérique n'est pas une image fixe mais une construction permanente, par les communautés qui y habitent. Le fait que les deux référents fondamentaux du livre III de Strabon soient deux historiens comme Polybe et Posidonius ne doit pas donc nous surprendre¹²⁸.

Quand Strabon entreprend de nommer les grands groupes ethniques qui s'articulent sur le littoral nord de la péninsule – les Astures, les Cantabres ou les Basques dont on a déjà fait mention – et, en même temps, refuse de faire mention des autres à cause de « leur nom imprononçable et leur manque de prestige »¹²⁹, il est en train de doter de catégorie identitaire les peuples qui n'en avaient pas auparavant car ils étaient des sauvages. Il emploie la même méthode quand il décrit les Celtibères comme des *togati* qui, peu de temps auparavant, étaient des barbares¹³⁰. Dans ce cas précis, Strabon reconnaît une réalité en transformation, car il raconte que l'espace celtibérique et la Lusitanie sont plus réduits qu'auparavant, alors que les Gallaïcans s'étaient répandus vers le nord-ouest, à cause des transferts de population lusitaine en deçà des fleuves Douro et Tage¹³¹. Néanmoins, il ne s'agit pas non plus d'une ethnographie actuelle, car la configuration ethnique péninsulaire antérieure à la présence de Rome continue à y occuper une place importante¹³². Toutefois, dans tous ces cas, c'est la conquête romaine qui fait apparaître ces peuples dans le récit historique en les définissant et en leur donnant des limites plus ou moins définies, selon un modèle cohérent d'articulation de leurs territoires (*oppida, póleis*). Par conséquent, c'est encore Rome qui leur attribue (ou non) une identité spécifique, car elle-même en a besoin. Cette identité, comme on

¹²⁸ Cruz Andreotti 2009 ; Cruz Andreotti, Ciprés Torres 2011 ; Le Roux 2010, p. 105-107.

¹²⁹ Strabon, *Géographie*, III, 3, 7 : ὁκνῶ δὲ τοῖς ὀνόμασι πλεονάζειν φεύγων τὸ ἀηδὲς τῆς γραφῆς - εἰ μὴ τι πρὸς ἡδονῆς ἐστὶν ἀκοῦειν Πλευταύρους καὶ Βαρδυήτας καὶ Ἀλλότριγας καὶ ἄλλα χεῖρω καὶ ἀσημότερα τούτων ὀνόματα.

¹³⁰ Strabon, *Géographie*, III, 2, 15 ; III, 4, 20.

¹³¹ Strabon, *Géographie*, III, 2, 11 ; III, 1, 6 ; III, 3, 2 et 3.

¹³² Moret 2004 et 2017, spécialement les chapitres 1 et 4 pour l'ethnographie précédente.

l'a vu, émerge tant dans les sources littéraires que dans les témoignages épigraphiques¹³³. Pour citer Polybe (à propos de l'Ibérie) :

τὸ δὲ παρὰ τὴν ἔξω καὶ μεγάλην προσαγορευομένην κοινὴν μὲν ὀνομασίαν οὐκ ἔχει διὰ τὸ προσφάτως κατωπτεύσθαι, κατοικεῖται δὲ πᾶν ὑπὸ βαρβάρων ἔθνῶν καὶ πολυανθρώπων, ὑπὲρ ὧν ἡμεῖς μετὰ ταῦτα τὸν¹³⁴.

Les Turdétans participent, eux aussi, à un mécanisme de création identitaire. Mais ce processus n'a pas été mis en marche par Rome. Aux yeux de Strabon, les habitants du Sud de la péninsule ont derrière eux un parcours historique qui est qualifié de civilisé, grâce à leurs contacts avec les Phéniciens, les Puniqes et, en dernier lieu, avec les Romains. C'est à cause de cela qu'ils sont appelés *togati*¹³⁵, tout un symbole d'identité culturelle¹³⁶. Les Turdétans sont les seuls à qui Strabon peut attribuer un schéma ethno-identitaire classique : depuis l'Antiquité, ils ont eu une langue et une littérature propres, une histoire de leurs origines (Tartessos) enregistrée par leurs scribes, un territoire articulé tout autour du fleuve *Bétis*, une claire tendance à la vie poliade et, même, un *corpus* de lois composé en vers¹³⁷. À ne pas s'en douter, Strabon leur reconnaît une identité précise qui existait déjà avant l'arrivée de Rome, identité qui

¹³³ La portée historique de cette « reconnaissance » n'est pas facile à saisir car les documents apparaissent pendant la guerre ou immédiatement après (voir Ciprés Torres 2006 et plus précisément 2012). Pour les *ethnè*, *gentes*, *populi* ou *regiones* chez Pline, dans le contexte de l'expansion de la *civitas* dans l'articulation territoriale et/ou identitaire de l'Hispanie citérieure voir Ciprés Torres 2014 ; 2016 ; 2017 ; 2019 ; 2020.

¹³⁴ Polybe, *Histoires*, III, 37, 11. Polybe signalait, à son tour, que la connaissance certaine de la périphérie œcuménique n'arriva qu'après les conquêtes d'Alexandre et de Rome (III, 59, 1-5). Pour Polybe et la géographie de l'Ibérie voir Cruz Andreotti 2003.

¹³⁵ Strabon, *Géographie*, III, 2, 15.

¹³⁶ Nous gardons la lecture de *togati* proposée par Meineke face à celle de *stolati* proposée par Lasserre, en consonance avec la lecture de Le Roux 2006a, p. 22. En Turdétanie, on constate un fait singulier par rapport à d'autres régions péninsulaires : le passage d'une identité culturelle parfaitement assimilable (les *togati* du texte) à une identité juridique et politique (les *Latini*) qui n'est pas encore confirmée de manière définitive. Dans le premier des cas, la toge portée par les élites ibériques (García Cardiel 2019) peut être expliquée par un usage symbolique qui signale certains liens individuels avec la puissance dominatrice et l'éloignement conscient de l'individu qui la porte de la communauté ethnique dont il fait partie (voir Le Roux 2006a, p. 22-35). L'abandon de sa langue maternelle et l'adoption du latin comme langue véhiculaire tel que nous explique Strabon est un instrument d'acculturation plutôt mythique que réel (Dubuisson 1982 ; à propos de l'implantation « réelle » du latin, voir Beltrán 2004, et Le Roux 2010, p. 93-104).

¹³⁷ Strabon, *Géographie*, III, 1, 6. Pour l'emploi du mythe de Tartessos dans l'invention du passé prestigieux de la Turdétanie chez Strabon, voir Cruz Andreotti 2010 et 2019b.

était peut-être plus complexe qu'une simple construction littéraire¹³⁸. C'est du moins ce que semblent indiquer les écrits d'Asclépiades de Myrlea, qui avait été invité par les élites locales en tant qu'enseignant de grammaire¹³⁹, ou d'Artémidore d'Éphèse et de Posidonius d'Apamée lorsqu'ils menaient leurs recherches au sud de la péninsule¹⁴⁰. On comprend mieux pourquoi Strabon fait des Phéniciens et des Puniqes les découvreurs et les maîtres du littoral méridional hispanique avant l'avènement de Rome, et la plus grande partie de la population contemporaine¹⁴¹, ainsi que le colophon avec lequel Strabon clôt la description de la Turdétanie :

Λατῖνοι τε οἱ πλείστοι γεγόνασι καὶ ἐποίκουσιν εἰλήφασιν Ῥωμαίους, ὥστε μικρὸν ἀπέχουσι τοῦ πάντες εἶναι Ῥωμαῖοι¹⁴².

L'identité est commune à tous. Le schéma narratif de Strabon apparaît de façon très nette : la présence des Phéniciens et des Puniqes et les extraordinaires conditions naturelles du milieu ont donné lieu à un développement ethno-génétique exemplaire, ce qui a facilité le chemin vers une « romanisation » réelle¹⁴³.

Par opposition à ce que l'on constate parmi les peuples du nord de la péninsule, l'emploi du mot « turdétan » n'apparaît pas comme ethnonyme dans l'épigraphie républicaine ou impériale, probablement parce que ce que l'on considère « turdétan » est la seule identité assimilable à ce que l'on appelle « romain », à la différence des

¹³⁸ Pour le modèle identitaire grec, voir Cruz Andreotti, Machuca Prieto 2022, chap. 4.

¹³⁹ Strabon, *Géographie*, III, 4, 3.

¹⁴⁰ Strabon, *Géographie*, III, 1, 4 et III 5, 8 respectivement.

¹⁴¹ Strabon, *Géographie*, III, 2, 13 et 14.

¹⁴² Strabon, *Géographie*, III, 2, 15.

¹⁴³ Voir n. 128. Bendala 2006 signalait déjà le fait que la rapide « romanisation » de la partie méridionale de la Péninsule ne serait pas arrivée s'il n'y avait pas eu un réseau urbain et institutionnel préalable, avec des systèmes d'organisation et d'exploitation des produits agricoles, miniers, maritimes, etc. qui avait été mis en place auparavant par les Phéniciens et les Puniqes occidentaux hybridés avec les populations locales. Il conclut : « De modo que en una ciudad de la Bética, durante mucho tiempo bajo la dominación romana, un individuo podría vestir toga, porque había adquirido la ciudadanía romana, comer a la manera turdetana, orar y venerar a sus dioses según la tradición púnica y enterrar a sus muertos según ritos mezclados de tradiciones púnicas, turdetanas y romanas, algunas de ellas parecidas o concluyentes » (p. 292) (cf. García Fernández 2019). À propos de la survivance d'une identité phénicienne à la manière « romaine » pendant la période républicaine : Machuca Prieto 2019a, 2019b, Ferrer Albelda 2019, Álvarez Martí-Aguilar 2019.

autres communautés hispaniques¹⁴⁴. Est-il possible que toute cette complexe élaboration de Strabon, avec cette mention d'Asclépiades, soit une sorte d'*hâpax* littéraire ? Évidemment, cela serait la réponse la plus facile à défendre et, en conséquence, la plus répandue : voir la description de Strabon comme un construit littéraire. Mais c'est aussi possible que l'identification tartésique-turdétan/Tartesos-Turdétanie et même l'idée d'un Tartesos légendaire, identifié avec les horizons phénicien et gaditan, soit restée dans la mémoire collective, au moins pendant la période romaine, d'après ce que les sources littéraires laissent entrevoir. On ne veut pas mettre en cause le fait que Strabon élabore une narration cohérente mais, il est possible que cette mémoire était déjà présente dans certaines traditions locales qui, de ce fait, réaffirment leur caractère et rivalisent pour avoir une « identité classique et prestigieuse ». Dès lors, nous avons affaire à des *poleis* qui non seulement partageaient un passé légendaire, tissé à partir de modèles hellénistiques bien connus, mais aussi à une coexistence de populations et d'*ethnè*, non seulement au sein de fondations d'origine romaine, mais aussi tout autour de *poleis* cataloguées comme mixtes, tel que l'était la propre *Corduba*, capitale provinciale. Dans ce sens-là, le rôle de *Gades* en tant que ville fondée par Héraclès et distinguée par l'octroi de la citoyenneté en 49 avant J.-C. devient essentiel au moment où il était question de revendiquer son passé singulier et une certaine position de domination sur les communautés méridionales¹⁴⁵. Le fait que des personnalités de la taille d'Artémidore, de Posidonius ou d'Asclépiades choisissaient *Gades* comme « base

¹⁴⁴ L'ethnique *Turduli* apparaît dans l'épigraphie comme indicatif d'origine (*HEp* 1998, 76 ; *HEp* 1998, 28 y *CIL* II, 523). Rappelons que chez Polybe (*Histoires*, XXXIV, 9), les *Turduli* et les *Turdetani* étaient deux ethnies différentes ; Strabon, en revanche, souligne qu'à son époque il n'y existe plus de distinction entre eux (*Géographie*, III, 1, 6). Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, III, 8) ou Mela (*Chorographie*, III, 1, 7 ; III, 1, 12) ne font mention que des *Turduli*. Ces données peuvent peut-être indiquer une identité double, les *Turdetani* étant identifiés avec ce que l'on considère comme « romain », alors que les *Turduli* seraient plus puniques, comme les *Bastuli-Bastetani* : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, III, 8 ; Strabon, *Géographie*, III 1, 7 ; III 4, 1. Cf. Ferrer Albelda, García Fernández 2002 et García Fernández 2019.

¹⁴⁵ Strabon, en suivant Posidonius, souligne la survivance d'un récit identitaire propre à Gades, directement attaché aux prestigieuses origines tyriennes (en concurrence avec les « nouvelles » origines italiques des autres communautés, comme le montre Asclépiades). Quand Posidonius visite Gades (Strabon, *Géographie*, III, 5, 5-6), il y a encore deux traditions sur l'emplacement des Colonnes : la première - d'origine grecque - les plaçait au Détroit de Gibraltar et la seconde - d'origine locale - à l'Héracléon gaditan, le temple le plus ancien dédié à Melkart en Occident. On en déduit l'existence de deux « histoires de fondation » divergentes. La question n'est pas sans importance, ni hasardeuse, ni simplement érudite : Gades était, il ne faut pas l'oublier, la plus « romaine » des villes de la Bétique. Voir Álvarez Martí-Aguilar 2014 avec toutes les références textuelles.

opérationnelle » pendant leurs séjours en Ibérie prend, de ce point de vue, tout son sens. La Turdétanie de Strabon qui, pour l'historiographie traditionnelle, était le cas de figure de la romanisation, peut être lue, en revanche, comme un véritable essai de constructions identitaires convergentes encouragé par Rome, mais en réalité de manière assez différente du reste de la péninsule.

Le passé (autrefois) et le présent (aujourd'hui) et avec eux les processus de déconstruction et de construction ethno-identitaires sont autant d'éléments nucléaires dans le récit strabonien, car ils font partie de l'élaboration du paysage péninsulaire et de la condition historique de sa géographie. La « romanisation » relatée par Strabon n'est pas du tout homogène, car les différents niveaux de narrations nous parlent de très divers acteurs, en nous montrant comment l'attitude de Rome n'est pas toujours la même et qu'elle dépend de qui est en face. La description de Pline l'Ancien constitue le point d'arrivée de ce long processus¹⁴⁶.

5- En guise de conclusion

Retournons au début de notre exposé : « romanisation » et « identité » ne sont pas deux concepts opposés, mais complémentaires. Ils font partie d'un même processus historique où, sans le développement de l'élément local, l'énorme capacité romaine à maintenir stable un si vaste empire, du moins entre le I^{er} et le II^e siècles après J.-C., ne peut pas être comprise. Le débat post-colonial sur la romanisation a sans aucun doute contribué à ouvrir de nouvelles perspectives dans l'analyse de la documentation disponible et à confirmer sa valeur et sa richesse, également pour l'histoire de la péninsule Ibérique. En tout cas, les données étaient là pour ceux qui voulaient les voir sans les charges historiographiques du passé. L'historiographie espagnole l'a fait depuis les années 1980 sans préjugés, en sachant bien que la péninsule Ibérique a été le premier grand laboratoire extra-italien de mise en œuvre de l'impérialisme romain. Dans ce contexte, les « nouvelles identités » jouent un rôle essentiel, jusqu'à arriver à conformer un ensemble de sociétés provinciales à caractère hétérogène, dans lesquelles il n'y a rien de véritablement romain ou d'essentiellement autochtone.

¹⁴⁶ Voir n. 126.

Bibliographie

Abréviations

ERA = *Epigrafía romana de Asturias*.

ERPLe = *Epigrafía romana de la provincia de León*.

IRPLugo = *Inscripciones romanas de la provincia de Lugo*.

Études

- Albertos M^a L. (1987), « La onomástica personal indígena de la región septentrional », dans *Actas del IV^o Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas*, Vitoria-Gasteiz, p. 155-194.
- Alfayé S. (2012), « Religiones indígenas e identidades (étnicas) en la Hispania indoeuropea », dans J. Santos Yanguas, G. Cruz Andreotti (éds), *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, VII), p. 307-334.
- Álvarez Martí-Aguilar M. (2019), « Tyrian Connections: Evolving Identities in the Punic West » dans G. Cruz Andreotti (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston, p. 108-129.
- Álvarez Martí-Aguilar M. (2014), « ¿Mentira fenicia? El oráculo de Melqart en los relatos de fundación de Tiro y Gadir », dans F. Marco Simón, F. Pina Polo, J. Remesal (éds), *Fraude, mentiras y engaños en el Mundo Antiguo*, Barcelona, p. 13-31.
- Aujac G. (1966), *Strabon et la science de son temps*, Paris.
- Balil A. (1956), « Un factor difusor de la romanización: las tropas hispanas al servicio de Roma (siglos III-I a. C.) », *Emerita*, 24, p. 108-134.
- Barbero A., Vigil M. (1978), *La formación del feudalismo en la Península Ibérica*, Barcelona.
- Barrett J.C. (1997), « Romanization: a Critical Comment », dans D. Mattingly (éd.), *Dialogues in Roman Imperialism: Power, Discourse, and Discrepant Experience in the Roman Empire*, Portsmouth (Rhode Island), p. 51-64.
- Barth F. (1969) (éd.), *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Boston.
- Beltrán Lloris, F. (2017), « Acerca del concepto de romanización », *Anejos de AEspA*, LXXIX, p. 17-26.
- Beltrán Lloris F. (2004), « El latín en la Hispania romana. Una perspectiva histórica », dans R. Cano-Aguilar (éd.), *Historia de la lengua española*, Madrid, p. 83-106.

- Beltrán Ortega A. (2015), *Epigrafía y territorio: Las civitates de la Asturia meridional y la Lusitania nororiental*, Diss., Madrid, UCM.
- Bénabou M. (1976), *La résistance africaine à la romanisation*, Paris.
- Bendala M. (2006), « Hispania y la “romanización”. Una metáfora: ¿crema o menestra de verduras? », *Zephyrus*, 59, p. 289-292.
- Bentley G. C. (1987), « Ethnicity and Practice », *Comparative Studies in Society and History*, 29/1, p. 24-55.
- Bermejo Barrera J. C. (1987), « La géopolitique de l'ivresse dans Strabon », *DHA*, 13/1, p. 115-145.
- Bermejo Barrera J. C. (1986), *Mitología y mitos de la Hispania prerromana*, vol. 2, Madrid.
- Bermejo Barrera J. C. (1983), « Etnografía castreña e historiografía clásica », dans G. Pereira (éd.), *Estudos de cultura castrexa e de historia antiga de Galicia*, Santiago de Compostela, p. 129-146.
- Bermejo Barrera J. C. (1982), *Mitología y mitos de la Hispania prerromana*, Madrid.
- Bermejo Barrera J. C. (1981), « Los excrementos y la política. Una nota a Estrabón: III, 4, 16 », *Caesaraugusta*, 53-54, p. 277-290.
- Bermejo Barrera J. C. (1977-1978), « Tres notas sobre Estrabón. Sociedad, derecho y religión en la cultura castreña », *Gallaecia*, 3-4, p. 71-90.
- Blázquez J. M. (1969), « Problemas en torno a las raíces de España », *Hispania*, 112, p. 245-286.
- Blázquez J. M. (1962), « Estado de la romanización de Hispania bajo César y Augusto », *Emerita*, 30, p. 71-129.
- Bosh Gimpera P. (1945), *El poblamiento antiguo y la formación de los pueblos de España*, México.
- Bosh Gimpera P. (1932), *Etnología de la Península ibérica*, Barcelona.
- Broughton T. R. S. (1959), « The Romanization of Spain: The Problem and the Evidence », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 103/5, p. 645-665.
- Cardete del Olmo M^a C. (2018), « El postcolonialismo y los procesos coloniales: controversias y posibilidades de análisis », dans J. Cortadella et al. (éds), *Lo viejo y lo nuevo en las sociedades antiguas: homenaje a Alberto Prieto*, Besançon, p. 659-673.
- Calo Lourido F. (1997), *A cultura castrexa*, Vigo.
- Castro-Páez E. (2023), *De Tarteso a Hispania. Geografía y Etnografía en la literatura greco-latina*, Barcelona.
- Castro-Páez E., Cruz Andreotti G. (éds) (2020), *Geografía y cartografía de la Antigüedad al Renacimiento. Estudios en honor de Francesco Prontera*, Alcalá de Henares-Sevilla.
- Ciprés Torres P. (2020), « Los datos geográficos como fuente histórica. Plinio e Hispania: algunas cuestiones sobre el ordenamiento de su descripción geográfica », dans E. Castro-Páez, G. Cruz Andreotti (éds), *Geografía y cartografía de la Antigüedad al Renacimiento. Estudios en honor de Francesco Prontera*, Alcalá de Henares-Sevilla, p. 263-284.

- Ciprés Torres P. (2019), « La geografía política de Hispania citerior », dans M. E. Ortiz de Urbina Álava (éd.), *Ciudadanías, Ciudades y Comunidades Cívicas en Hispania: De los Flavios a los Severos*, Sevilla, p. 19-42.
- Ciprés Torres P. (2017), « Las regiones en la descripción de Hispania citerior », dans P. Ciprés (éd.), *Plinio el Viejo y la construcción de la Hispania Citerior*, Vitoria-Gasteiz, p. 199-220.
- Ciprés Torres P. (2016), « Los datos geográficos en la descripción de Hispania en la *Naturalis Historia* de Plinio », *Revista de Historiografía*, 25, p. 89-109.
- Ciprés Torres P. (2014), « Hispania citerior en la geografía de la *Naturalis Historia* de Plinio », *Veleia*, 31, p. 15-32.
- Ciprés Torres P. (2012), « Pueblos enfrentados a Roma e identidad: El caso de los celtíberos », dans J. Santos Yanguas, G. Cruz Andreotti (éds), *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, VII), p. 235-279.
- Ciprés Torres P. (2006), « La geografía de la guerra en Celtiberia », dans G. Cruz Andreotti, P. Le Roux, P. Moret (éds), *La invención de una geografía de la Península Ibérica, I, La época republicana*, Málaga-Madrid, p. 177-197.
- Ciprés Torres P. (1993), *Guerra y sociedad en la Hispania indoeuropea*, Vitoria-Gasteiz.
- Cortadella J. (2003) « Estudio preliminar. Historia de un libro que se sostenía por sí mismo: la *Etnología de la Península Ibérica* de Pere Bosch Gimpera », dans P. Bosch Gimpera (éd.), *Etnología de la Península Ibérica*, Pamplona, p. X-CCLIV.
- Crespo Mas T. (2008), *Evolución y fundamentos historiográficos del concepto de romanización*, Tesis Doctoral, Universitat d'Alacant.
- Cruz Andreotti G. (2019a) (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston.
- Cruz Andreotti G. (2019b), « Strabo and the Invention of Turdetania », dans *Id.* (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston, p. 1-12.
- Cruz Andreotti G. (2010), « Tarteso-Turdetania o la deconstrucción de un mito identitario », dans M^a L. De la Bandera Romero, E. Ferrer Albelda (éds), *El Carambolo. 50 años de un tesoro*, Sevilla, p. 17-53.
- Cruz Andreotti G. (2009), « La naturaleza histórica de la Geografía de Estrabón », *Euphrosyne*, 37, p. 131-144.
- Cruz Andreotti G. (2003), « Polibio y la geografía de la Península Ibérica: la construcción de un espacio político », dans J. Santos, E. Torregaray (éds), *Polibio y la Península Ibérica*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, IV), p. 185-227.
- Cruz Andreotti G. (coord.) (1999), *Estrabón e Iberia. Nuevas perspectivas de estudio*, Málaga (*Thema*, 8).

- Cruz Andreotti G., Castro-Páez E. (2021), « De compilador a geógrafo: Estrabón en la antiqúística española hasta el siglo XXI », *EC*, 160, p. 131-150.
- Cruz Andreotti G., Ciprés Torres P. (2011), « Más allá de la cartografía está la historia (a propósito de Estrabón e Iberia) », dans J. Santos Yanguas, B. Díaz Ariño (éds), *Los griegos y el mar*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, VI), p. 199-213.
- Cruz Andreotti G., Le Roux P., Moret P. (éds) (2007), *La invención de una geografía de la Península Ibérica*, II, *La época imperial*, Málaga-Madrid.
- Cruz Andreotti G., Le Roux P., Moret P. (éds) (2006), *La invención de una geografía de la Península Ibérica*, I, *La época republicana*, Málaga-Madrid.
- Cruz Andreotti G., Machuca Prieto F. (2022), *Etnicidad, identidad y barbarie en el Mundo Antiguo*, Madrid.
- Dan A. (2015), « Les transferts culturels dans le temps : rétrospectives diachroniques et anachroniques », *DHA*, 41/1, p. 313-318.
- Dan A., Queyrel F. (2014), « Les transferts culturels », *DHA*, 40/1, p. 240-247.
- Díaz-Andreu M. (2002), *Historia de la Arqueología en España. Estudios*, Madrid.
- Díaz-Andreu M., Mora G., Cortadella J. (2009), « Introducción », dans *Diccionario Histórico de la Arqueología en España (siglos XV-XX)*, Madrid, p. 13-57.
- Díaz de Liaño G., Fernández-Götz, M. (2021), « Posthumanism, New Humanism and Beyond », *Cambridge Archaeological Journal*, 31/3, p. 543-549.
- Díaz Fernández A. (2021), « When Did a Provincia Become a Province? On the Institutional Development of a Roman Republican Concept », dans *Id.* (éd.), *Provinces and Provincial Command in Republican Rome: Genesis, Development and Governance*, Sevilla-Zaragoza, p. 41-69.
- Díaz Fernández A. (2015), *Prouincia et imperium: el mando provincial en la República romana (227-44 a. C.)*, Sevilla.
- Dopico M^a D., Santos Yanguas J. (2017), « Augusto y el Noroeste de Hispania: la acción del emperador y las comunidades indígenas », *Gerión*, 35, p. 707-721.
- Dopico M^a D., Santos Yanguas J. (2016), « La creación de la red de ciudades del poder en la Hispania Citerior », *Revista de Historiografía*, 25, p. 111-131.
- Dopico M^a D., Santos Yanguas J. (2012), « La adecuación de las entidades indígenas a la nueva administración romana : el ejemplo de los conventus del Noroeste peninsular », dans J. Santos Yanguas, G. Cruz Andreotti (éds), *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, VII), p. 581-600.
- Dopico M^a D., Rodríguez P., Villanueva Acuña M. (éds) (2009), *Do Castro á cidade. A Romanización na Gallaecia e na Hispania indoeuropea. Actas do curso de actualización sobre a romanización de Galicia*, Lugo.

- Dubuisson M. (1982), « Y a-t-il une politique linguistique romaine ? », *Ktèma*, 7, p. 187-210.
- Fernández-Götz M. (2009), « La etnicidad desde una perspectiva arqueológica: propuestas teórico-metodológicas », *Espacio, tiempo y forma*, Serie II, *Historia Antigua*, 22, p. 187-199.
- Fernández-Götz M. (2008), *La construcción arqueológica de la etnicidad*, Noia.
- Fernández-Götz M., Gardner A., Díaz de Liaño G., Harris O. T. H. (2021), « Posthumanism in Archaeology: An Introduction », *Cambridge Archaeological Journal*, 31/3, p. 455-459.
- Fernández-Götz M., Ruiz Zapatero G. (2011), « Hacia una Arqueología de la Etnicidad », *Trabajos de Prehistoria*, 68/2, p. 219-236.
- Ferrer Albelda E. (2019), « Ethnic and Cultural Identity among Punic Communities in Iberia », dans G. Cruz Andreotti (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston, p. 70-88.
- Ferrer Albelda E., García Fernández F. J. (2002), « Turdetania y turdetanos: contribución a una problemática historiográfica y arqueológica », *Mainake*, 24, p. 133-151.
- Freeman P. (1997), « Mommsen to Haverfield: The Origins of Study of Romanization in Late 19th-c. Britain », dans D. Mattingly (éd.), *Dialogues in Roman Imperialism: Power, Discourse, and Discrepant Experience in the Roman Empire*, Portsmouth (Rhode Island), p. 27-50.
- García Cardiel J. (2019), « Revestir el poder en tiempos de cambio: el uso de la toga entre las elites ibéricas (ss. II-I a. C.) », *Archivo Español de Arqueología*, 92, p. 155-171.
- García Fernández F.J. (2019), « Deconstructing “Turdetanian Culture”: Identities, Territories and Archaeology », dans G. Cruz Andreotti (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston, p. 46-69.
- García Quintela M. V. (2007), « Estrabón y la etnografía de Iberia », dans Estrabón, *Geografía de Iberia*, Madrid, p. 67-112.
- Gardner A. (2013), « Thinking about Roman Imperialism: Postcolonialism, Globalisation and Beyond? », *Britannia*, 44, p. 1-25.
- Gómez Espelosín F. J., Pérez Largacha A., Vallejo Girvés M. (1995), *La imagen de España en la Antigüedad clásica*, Madrid.
- Gómez Espelosín F. J., Pérez Largacha A., Vallejo Girvés M. (1994), *Tierras fabulosas de la Antigüedad*, Alcalá de Henares.
- González Rodríguez M^a C. (2018), « Para una historiografía de la religión hispanorromana en el marco de la *civitas*: el paradigma de los cultos locales en el noroeste », *Revista de Historiografía*, 28, p. 73-94.
- González Rodríguez M^a C. (2005), « Sobre la *religio* de los pueblos del NW durante el alto imperio: algunas observaciones », *Palaeohispánica*, 5, p. 775-792.

- González Rodríguez M^a C. (2002), « Anotaciones sobre las élites indígenas cántabras y su integración por parte de Roma », dans M.^a J. García Soler (éd.), *TIMHΣ XAPIN. Homenaje al profesor Pedro A. Gainzarain*, Vitoria-Gasteiz, p. 309-318.
- González Rodríguez M^a C., (1986), *Las unidades organizativas indígenas del área indoeuropea de Hispania*, Vitoria-Gasteiz (= *Anejos de Veleia*, 2).
- González Rodríguez M^a C., Santos Yanguas J. (éds) (1994), *Las estructuras sociales indígenas del Norte de la Península Ibérica*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, 1).
- González Ruibal A. (2007), *Galaicos. Poder y comunidad en el Noroeste de la Península Ibérica (1200 a.C.-50 d.C.)*, 2 vol., A Coruña (= *Brigantium* 19).
- Gozalbes Cravioto E., González Ballesteros, I. (2007), « Visiones de la romanización de Hispania (1887-1960) », *Iberia. Revista de Antigüedad*, 10, p. 37-48.
- Haverfield F. (1915), *The Romanization of Roman Britain*, Oxford.
- Hingley R. (2005), *Globalizing Roman Culture: Unity, Diversity and Empire*, London-New York.
- Hodder I. (1982), *Symbols in Action: Ethnoarchaeological Studies of Material Culture*, Cambridge.
- Jacob Ch. (1991), *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris.
- Janni P. (1984), *La Mappa e il Periplo. Cartografia antica e spazio odologico*, Roma.
- Jones S. (1997), *The Archaeology of Ethnicity: Constructing Identities in the Past and Present*, London-New York.
- Keay S., Terrenato N. (éds) (2001), *Italy and the West: Comparative Issues in Romanization*, Oxford.
- Le Roux P. (2014), « “Transferts culturels” et historiographies provinciales », *DHA*, 40/1, p. 276-298.
- Le Roux P. (2010), *La péninsule Ibérique aux époques romaines : fin du III^e s. av. n. è.-début du VI^e s. de n. è.*, Paris.
- Le Roux P. (2006a), *Romanos de España. Ciudades y políticas en las provincias (siglo II a. C.-siglo III d. C.)*, Barcelona.
- Le Roux P. (2006b), « Regarder vers Rome aujourd'hui », *Mélanges de l'École française de Rome – Antiquité*, 118/1, p. 159-166.
- Le Roux P. (2004), « La romanisation en question », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 59/2, p. 287-311.
- Machuca Prieto F. (2019a), *Una forma fenicia de ser romano: identidad e integración de las comunidades fenicias de la Península Ibérica bajo poder de Roma*, Sevilla.
- Machuca Prieto F. (2019b), « Unraveling the Western Phoenicians under Roman Rule: Identity, Heterogeneity and Dynamic Boundaries » dans G. Cruz Andreotti (éd.), *Roman Turdetania. Romanization, Identity and Socio-Cultural Interaction in the South of the Iberian Peninsula between the 4th and 1st centuries BCE*, Leiden-Boston, p. 130-147.

- Mattingly D. (2011), *Imperialism, Power, and Identity: Experiencing the Roman Empire*, Princeton.
- Miller M. (1990), *The Romanization of Britain: An Essay in Archaeological Interpretation*, Cambridge.
- Momigliano A. (1975), *Alien Wisdom: the Limits of Hellenization*, Cambridge.
- Mommsen Th. (1886), *The Provinces of the Roman Empire: from Caesar to Diocletian*, London.
- Moret P. (2017), *Des noms à la carte : figures antiques de l'Ibérie et de la Gaule*, Alcalá de Henares-Sevilla.
- Moret P. (2004), « *Ethnos* ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères », dans G. Cruz Andreotti, B. Mora Serrano (éds), *Identidades étnicas-identidades políticas en el mundo prerromano hispano*, Málaga, p. 31-62.
- Moret P. (2002-2003), « Los monarcas ibéricos en Polibio y Tito Livio », *CuPAUAM*, 28-29, p. 23-34.
- Ortiz de Urbina Alava E. (coord.) (2019), *Ciudadanías, Ciudades y Comunidades Cívicas en Hispania (de los Flavios a los Severos)*, Sevilla.
- Ozcáriz Gil P. (2012), « Divisiones administrativas conventuales y realidades etno-territoriales », dans J. Santos Yanguas, G. Cruz Andreotti (éds), *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz (*Revisiones de Historia Antigua*, VII), p. 547-579.
- Palol P. de (1960), « Etapas de la romanización », dans *I Symposium de Prehistoria de la Península Ibérica*, Pamplona, p. 303-317.
- Pereira Menaut G. (2010), « El moderno debate sobre la romanización », *Veleia*, 27, p. 239-253.
- Pereira Menaut G. (1984), « La formación histórica de los pueblos del Norte Peninsular: el caso de Gallaecia como paradigma », *Veleia*, 1, p. 271-287.
- Pereira Menaut G. (1983), « Las comunidades galaico-romanas. Hábitat y sociedad en transformación », dans *Id.* (éd.), *Estudios de Cultura Castrexa e de Historia Antiga de Galicia*, Santiago de Compostela, p. 199-213.
- Pérez Zurita A. D. (2021), « Aproximación al concepto de *princeps* en la obra de Tito Livio », *Lucentum*, XL, p. 271-285.
- Pitts M., Versluys M. J. (éds) (2015), *Globalisation and the Roman World. World History, Connectivity and Material Culture*, Cambridge.
- Prontera F. (2016), « Strabo's *Geography* », dans S. Bianchetti, M. R. Cataudella, H.-J. Gehrke (éds), *Brill's Companion to Ancient Geography. The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*, Leiden-Boston, p. 239-258.
- Prontera F. (1983) (éd.), *Geografia e geografi nel mondo antico. Guida storico critica*, Roma-Bari, [reimpr. 1990].
- Revell L. (2015), *Ways of Being Roman: Discourses of Identity in the Roman West*, Oxford.

- Rodríguez Colmenero A. (2010), « Etnias indígenas y administración romana en la franja de contacto galaico-astur observadas desde la perspectiva gallega », *Larouco*, 5, p. 39-50.
- Roudometof V. (2016), *Glocalization: A Critical Introduction*, London-New York.
- Santos Yanguas J. (2010), « Etnias indígenas y administración romana en la franja de contacto astur-galaica mirada desde la perspectiva astur », *Larouco*, 5, p. 51-59.
- Santos Yanguas J. (1985), *Comunidades indígenas y administración romana en el noroeste hispánico*, Bilbao.
- Scott J.C. (1985), *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven.
- Shennan, S. (éd.) (1989), *Archaeological Approaches to Cultural Identity*, London-New York.
- Silliman, S.W. (2005), « A Requiem for Hybridity? The Problem with Frankensteins, Purées, and Mules », *Journal of Social Archaeology*, 15/3, p. 277-298.
- Van Oyen A. (2015), « Deconstructing and Reassembling the Romanization Debate through the Lens of Postcolonial Theory: From Global to Local and Back? », *Terra Incognita*, 6, p. 205-226.
- Van Paassen Ch. (1957), *The Classical Tradition of Geography*, Groningen.
- Versluys M.J. (2014), *An Archaeological Dialogue on Romanization*, *Archaeological Dialogues*, 21/1, en ligne [DOI : 10.1017/S1380203814000038].
- Vigil M. (1963), « Romanización y permanencia de estructuras sociales indígenas en la España septentrional », *BRAH*, 152/2, p. 225-234.
- Webster J. (2001), « Creolizing the Roman Provinces », *American Journal of Archaeology*, 105/2, p. 209-225.
- Woolf G. (2014), « Romanization 2.0 and its Alternatives », *Archaeological Dialogues*, 21/1, p. 45-50.
- Woolf G. (1998), *Becoming Roman: The Origins of Provincial Civilization in Gaul*, Cambridge.
- Wulff F. (2021), *Sin noticias de Italia. Identidades y pertenencias en la República romana tardía*, Sevilla-Zaragoza.
- Wulff F. (2019), « La tabula de Bembibre: indígenas, militarizaciones y Augusto en el noroeste hispano », dans M^a C. González Rodríguez, P. Ciprés Torres, E. Ortiz de Urbina Alava, G. Cruz Andreotti (éds), *A verbis ad scripta: studia epigraphica et historica. Homenaje a Juan Santos Yanguas*, Vitoria-Gasteiz, p. 265-276.
- Wulff F. (2012), « El Edicto de Bembibre y el modelo de dominación romano en el Noroeste peninsular », dans J. Santos Yanguas, G. Cruz Andreotti (éds), *Romanización, fronteras y etnias en la Roma antigua: el caso hispano*, Vitoria-Gasteiz, p. 499-556.
- Wulff F. (2004), « Franquismo e Historia Antigua: algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », dans J. M^a Candau Morón, F. J. González Ponce, G. Cruz Andreotti (éds), *Historia y Mito. El pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga, p. 447-496.

Wulff F. (2003), *Las esencias patrias. Historiografía e historia antigua en la construcción de la identidad española (siglos XVI-XX)*, Barcelona.

Wulff F., Álvarez Martí-Aguilar M. (éds) (2003), *Antigüedad y franquismo (1936-1977)*, Málaga.

Gonzalo Cruz Andreotti, Encarnación Castro-Páez

V- Considerazioni sulla cronologia del rinnovamento urbanistico delle città della provincia romana di Sicilia

Questo articolo ha come obiettivo l'analisi e la definizione dell'ambito cronologico del rinnovamento urbanistico che interessò le città della provincia romana di Sicilia, istituita successivamente alla prima guerra punica nel solo settore occidentale, per essere poi estesa a tutta l'isola dopo la conquista anche del settore centro-orientale durante la seconda guerra punica¹⁴⁷ (**fig. 1**). Si tratta di un contesto storico particolarmente difficile da definire, tenuto conto che sia i dati archeologici sia quelli storico-epigrafici relativi alla prima fase della provincia si presentano particolarmente scarni.

Tra le esigue notizie storiche di cui disponiamo, va certamente ricordato il passo di Livio, che riferisce della punizione che i Romani inflissero alla città di Morgantina per essersi ribellata a loro durante la II guerra punica, consegnando la città a un gruppo di ausiliari spagnoli guidati da Merico. Il senato aveva deciso per decreto di assegnare una città agli Spagnoli, mentre la scelta fu effettuata dal pretore M. Cornelio tra le città che erano passate a Cartagine.¹⁴⁸

Questa forma d'intervento da parte dei Romani con assegnazioni di città e terre a determinati gruppi militari si presenta analoga ad altri casi, quale ad esempio quello delle terre e dell'*oppidum*, poi chiamato *Valentia* nella Hispania Ulterior, assegnati ai soldati che avevano prestato servizio militare *sub Viriatho*, il condottiero lusitano morto nel 139 a. C.¹⁴⁹

¹⁴⁷ Soraci 2016, p. 44-51, con bibl. prec.

¹⁴⁸ *M. Cornelius praetor et militum animos nunc consolando nunc castigando sedavit, et civitates omnes quae defecerant in dicionem redegit; atque ex iis Murgentiam Hispanis quibus urbs agerque debebatur ex senatus consulto attribuit*: Livio, XXVI, 21, 17.

¹⁴⁹ *Iunius Brutus cos. in Hispania iis qui sub Viriatho militaverant agros et oppidum dedit, quod vocatum est Valentia*: Livio, *Periochae*, LV, 4. Bandelli 2002, p. 108. Per S. Sisani invece *sub Viriatho* avrebbe una valenza esclusivamente temporale, ovvero "al tempo di Viriatio" (Sisani 2018, p. 344-345).